

Article

« Du type d'explication possible au choix d'une méthode réelle : le cas particulier de la mobilité sociale des femmes à travers le récit d'une recherche »

Bernadette Bawin-Legros

Sociologie et sociétés, vol. 14, n° 1, 1982, p. 53-63.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/006766ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

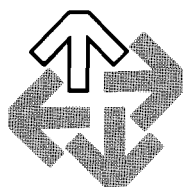
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Du type d'explication possible au choix d'une méthode réelle :

Le cas particulier de la mobilité sociale des femmes à travers le récit d'une recherche



BERNADETTE BAWIN-LEGROS

Le savant, dit Durkheim dans son introduction au *Suicide*, ne peut prendre pour objet de ses recherches les groupes de faits tout constitués auxquels correspondent les mots de la langue courante. Il est obligé de construire lui-même les groupes qu'il veut étudier afin de leur donner l'homogénéité et la spécificité qui leur sont nécessaires pour être traités scientifiquement.

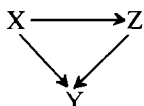
L'exigence durkhémienne de la définition préalable si souvent condamnée pour son caractère arbitraire trouve cependant, outre des avantages opérationnels, sa justification théorique lorsqu'on tente de « ré-étudier » le désormais classique problème de la mobilité sociale en l'appliquant cette fois à une population jusqu'ici gommée de ce discours, à savoir les femmes. Mal nommée, l'étude de la mobilité sociale trouve son origine à la rencontre de plusieurs disciplines ou plutôt de plusieurs faits centraux observés dans diverses disciplines : la succession des générations en démographie, les mouvements migratoires en histoire et la division du travail en sociologie. Prenant acte de cette complexité, on n'est pas étonné qu'elle ne se soit jamais laissée tout à fait saisir par quelque modèle unique quoique les prétendants y abondent. À défaut de base théorique solide, de nombreuses analyses empiriques ont fini par donner naissance à un certain nombre d'outils formels construits à partir de données recueillies dans différents pays et dont l'intérêt principal réside souvent dans leurs virtuosités techniques. À travers l'analyse de ces études, on peut sans doute tenter de construire une définition de la mobilité sociale comprise comme l'étude des mouvements d'individus ou de groupes d'une position sociale à une autre.

À partir d'une conception relativement simple du fonctionnement et de la reproduction des rapports sociaux (principe de l'échelle sociale), les sociologues ont distingué empiriquement plusieurs sortes de mobilité qu'ils rattachent à des types différents de déplacements : mobilité horizontale, verticale, intra ou inter-générationnelle. D'autres distinctions plus subtiles mais nécessaires ont été introduites par un certain nombre de chercheurs : elles visent à différencier dans le processus de mesure et d'analyse des tables de mobilité une *mobilité brute* qui tiendrait compte de l'évolution du système social, par exemple, la raréfaction de certaines professions, l'extension d'autres, la fécondité différentielle dans les classes sociales et la *mobilité nette* qui, indépendamment des changements structurels, dépendrait des individus eux-mêmes, de leurs « capacités » à s'élever, stagner ou descendre.

Cette distinction est à mon avis fondamentale dans la mesure où elle pose le problème de l'opportunité d'une problématique de mobilité qui viserait la totalité des individus. Il est plus vraisemblable et la plupart des recherches en cette matière en témoignent que les changements observés affectent essentiellement des catégories sociales particulières et soient principalement le résultat de modifications structurelles advenues en dehors du champ propre de la sociologie de la mobilité, fussent-elles même le produit d'activités des hommes. Il est encore probable aussi qu'une certaine intensité du phénomène concernant un groupe social particulier (par exemple : l'entrée massive des femmes mariées sur le marché du travail rémunéré) puisse engendrer un changement profond de et dans la structure sociale. C'est certes un problème important mais assurément en dehors du concept actuel de mobilité qui n'est opérationnel autrement que par rapport à une conception de la structure sociale dont elle est le référentiel.

Quoi qu'il en soit et pour revenir au concept lui-même, si l'on se prêtait au jeu frauduleux qui consiste à se servir d'un certain registre de discours dont la légitimité scientifique paraît plus évidente, on dirait que la mobilité sociale se définit comme le déplacement d'individus ou de groupes sociaux dans un espace social construit et hiérarchisé, déplacement qui s'opère dans une certaine dynamique suivant une trajectoire dont on précise les points d'origine et de destination et poussé par des forces que l'on cherche à expliquer. Cette dynamique pourrait se formaliser de la manière suivante : soit une structure à trois éléments X, Y, Z.

Ces éléments sont en relation de type :



L'application concrète serait de déterminer l'importance et la force de ces relations en fonction des contenus empiriques introduits dans le système. Exemple :

X statut familial Y bagage scolaire
Z statut individuel de la personne mesuré par la profession.

Le jeu est frauduleux, car ce n'est pas en pratiquant l'exorcisme verbal et la substitution pure et simple d'un langage par un autre qui serait plus efficace parce que plus formalisé que l'on ferait l'économie de la tâche de construction de l'objet. Le souci d'une définition simple et rigoureuse reste vain et même trompeur tant que le principe *unificateur* des objets subordonnés à la définition n'a pas été soumis à la critique du langage, des concepts empruntés à de multiples systèmes de référence. Comme on a pu s'en rendre compte, et s'il fallait encore le dire, les études de mobilité sociale véhiculent toute une lexicologie (strate, classe, position, statut, hiérarchie...) dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle renvoie à des schémas explicatifs empruntés à des systèmes théoriques variés et que la pratique de recherche en cette matière a insuffisamment expli-

cités. Le langage formalisé qui leur assure une légitimité en leur procurant à trop bon compte une apparence d'explication ne masque que très superficiellement les carences très nettes au niveau de l'explication des concepts, des catégories utilisées et des mécanismes sociaux proposés. De plus le schéma tel quel est inopérant pour les femmes dont les trajectoires sociales sont plus compliquées et moins déterminées dans le sens prévu par la plupart des modèles de mobilité.

Mon intention n'est pas ici d'ajouter ou de refaire des critiques déjà nombreuses faites aux études de mobilité sociale¹. Les discours critiques sont de toute façon aussi à replacer dans la logique du fonctionnement de l'univers scientifique dont on sait qu'il est un champ social comme un autre, avec ses rapports de force et ses monopoles, ses luttes, ses stratégies et le lieu d'une concurrence ayant pour enjeu spécifique l'autorité et la compétence. Mon propos est ailleurs, il vise à montrer quelles difficultés épistémologiques, théoriques et méthodologiques j'ai pu rencontrer dans le travail que j'ai tenté d'effectuer sur la mobilité sociale des femmes, en essayant d'abord de démontrer un concept inapplicable tel quel à cette catégorie et en essayant à travers des modèles théoriques existant d'examiner s'il était possible d'étudier le « destin social des femmes » d'une manière qui ait un sens pour elles à travers leur apparente diversité. Pour ce faire, je me suis posé une série de questions portant sur le langage, le type d'explication recherchée, les méthodes que l'on peut utiliser, et les relations existant entre ces démarches. Ces interrogations sont indissociables du débat méthodologique général car pour moi, il ne peut y avoir de choix de méthode ou d'opposition entre différents types de méthodes sans définition préalable de ce que l'on peut et de ce que l'on cherche à expliquer à propos d'un objet que l'on aura préalablement défini. En d'autres termes, le type d'explication susceptible d'être fournie par le discours, ainsi que le groupe sur lequel l'explication va porter, conditionnent largement le choix des méthodes, des instruments de mesure et d'analyse.

I Y A-T-IL PLACE POUR UN DISCOURS FÉMINISTE ET SCIENTIFIQUE SUR LES FEMMES ?

Au-delà des problèmes que pose toute sélection d'idées, au-delà d'un savoir non encore synthétisé ni assimilé, le discours savant reste le lieu d'affrontements et d'anathèmes qui charrie du monde une image d'une insupportable fixité. Tout groupe social trouve intérêt à en occulter certains morceaux pour tenter d'asseoir sa domination. Face à l'immensité de l'enjeu, faut-il alors cesser ce combat rudimentaire qui consiste à tenter de distinguer le vrai du faux, ou peut-on admettre que plusieurs discours soient simultanément vrais dans leur manière d'interpréter le monde ? Les femmes qui pratiquent le discours scientifique constituent encore aujourd'hui le lieu d'application de deux pièces maîtresses de l'arsenal idéologique ; c'est d'une part, l'idéologie scientiste de l'idée vraie à laquelle elles adhèrent en tant qu'individus formés à une certaine école de la science ; et d'autre part, l'idéologie « sexiste » qui régit une société dominée par des signes externes d'un pouvoir mâle et auxquels elles sont confrontées en tant

1. Voir entre autres P. Beneton, « Quelques considérations sur la mobilité sociale en France », *Revue française de sociologie*, octobre déc. 1975, vol. XVI, n° 4, p. 517-538 ; D. Bertaux, « Questions de stratification et de mobilité sociale », *Sociologie du travail*, 1971, vol. 13, p. 226-235 ; D. Bertaux, « Mobilité sociale biographique : une critique de l'approche transversale », *Revue française de sociologie*, vol. XV, 1974, p. 329-362 ; D. Bertaux, Pour sortir de l'ornière néo-positiviste, *Sociologie et sociétés*, Montréal, octobre 1976, vol. 8, n° 2, p. 119-133 ; V. Capecchi, « Problèmes méthodologiques dans la mesure de la mobilité sociale », *Archives européennes de sociologie*, 1967, vol. VIII, p. 285-318 ; J.H. Golthorpe, « Mobilité sociale et intérêts sociaux », *Sociologie et sociétés*, 1976, vol. 8, n° 2, p. 7-36 ; R. Kreckel, « Toward a theoretical reorientation of the sociological analysis of vertical Mobility » dans Muller et Mayer (édit.), *Social Stratification and Career Mobility*, Paris et La Haye, Mouton, 1973, p. 154-178 ; K.U. Mayer et W. Muller, « Progress in Social Mobility Research? », *Quality and Quantity*, 1971, vol. V, p. 43-77.

que femmes². Ce carrefour est un piège, il s'agit en réalité de deux manifestations apparemment éloignées d'un même code, fondamentalement masculin, qui jusqu'ici a résisté à l'épreuve de la pratique. La mystification est telle que toute tentative d'explication scientifique de la condition féminine dans notre société est reçue par le monde académique comme une subversion du langage scientifique et se voit la plupart du temps taxée de distorsion idéologique, voire politique.

Je voudrais toutefois faire ici une observation. Il n'est pas question pour moi de revendiquer un « parler-femme » des formes d'expression qui leur seraient spécifiques. Le langage dit « éclaté » prôné par certaines écrivaines semble s'inscrire dans un courant, sinon de pensée, du moins de style littéraire répandu par des écoles où règnent des maîtres institutionnalisés. Il est donc tout aussi académique que d'autres langages et tout aussi masculin. D'autre part accepter l'idée d'un parler-femme, qui serait par exemple plus proche du corps, équivaldrait à soutenir l'existence d'une expression verbale non médiatisée par le social et qui serait par nature subversive. Cette hypothèse devrait avant tout être soumise à l'épreuve de la vérification.

Il m'apparaît néanmoins que le discours rationnel avec tout le savoir et les outils conceptuels qu'il a mis en place gauchit, dans un sens « sexiste » le discours scientifique. Si l'effort vers l'objectivité apparaît comme une des prémisses fondamentales de la démarche scientifique, cette interrogation fondamentale est perçue comme déplacée lorsqu'elle porte sur une distorsion possible du discours sociologique autour de la position structurelle et idéologique des femmes. Tenter d'*expliquer* que la structure patriarcale hiérarchique est le résultat d'un type particulier d'organisation sociale fait courir le risque à celui ou celle qui s'y attache d'être mis en cause personnellement au nom de « l'objectivité et de la rigueur scientifique ».

Se pose ici le problème du langage et de l'explication sociologique fournie par ce langage. La sociologie, bien qu'ayant toutes les prétentions d'une science, rencontre cependant une difficulté particulière en raison du rapport spontané qu'elle établit entre l'expérience savante et l'expérience naïve du monde social et surtout entre les expressions naïves et savantes de ces expériences. Le langage ordinaire enferme dans son vocabulaire et sa syntaxe une philosophie du social toujours prête à resurgir des mots communs ou des expressions complexes construites avec des mots communs ; et le sociologue les utilise inévitablement. Les mots féminisme, machisme, sexisme, parce qu'ils renvoient à un certain ordre, ordre surtout politique, apparaissent comme non recevables au niveau du discours construit. Ils pourraient cependant s'y frayer un chemin à condition que le sociologue consente à situer la cohérence du discours énoncé dans un ordre autre que celui où s'est inscrit sa formulation. Dans mon acception, le discours féministe suppose avant tout une *analyse*, celle qui consiste par exemple à étudier les *pratiques* de vie des femmes, en leur restituant leurs activités, leur histoire, leurs rapports au monde, dans un ordonnancement qui aît un sens pour elles, sans référence obligatoire aux stratégies que leur confie le discours dit savant. Ce discours qui, par ses omissions et ses raccourcis, nous lâche une « catégorie femmes », catégorie rarement construite, sur le dos de laquelle on a établi une fois pour toutes un discours, celui de la nature. Le discours de la nature, très utilitariste (le travail des femmes à l'extérieur du foyer est selon les périodes, considéré comme normal ou anormal), crée une finalité aux relations de pouvoir qui s'établissent à partir de la croyance en un substrat matériel-corporel qui motive les relations et qui en sont en quelque sorte la cause. Cette idée de nature ne se réduit pas à une simple finalité quant à la place des objets. Elle prétend en outre que chacun d'entre eux, comme l'ensemble du groupe auquel ils appartiennent, est organisé intérieurement pour faire ce qu'il fait là où il est.

2. Elles semblent d'ailleurs y être plus que jamais confrontées car la crise économique voit le retour en force d'un discours et de pratiques antiféministes. Il suffit de regarder la publicité pour s'en rendre compte.

Ainsi donc, les études sociologiques qui, dans le premier temps d'analyse, ventilent des populations en groupes hommes-femmes en les considérant comme catégories biologiques, font dangereusement l'économie de l'analyse de la question entre la politique et le biologique. Au lieu de se poser la question très à la mode aujourd'hui de l'influence du biologique sur le social, il conviendrait peut-être de s'interroger sur les mécanismes de construction du biologique par le social et le politique. C'est par le jeu de l'idéologique que la catégorie « femmes » si souvent utilisée dans les études empiriques a les caractères matériels d'une catégorie démographique ou tout simplement biologique. C'est pour cela qu'une démarche féministe inclut nécessairement dans un premier temps une critique du discours scientifique et des instruments méthodologiques qu'il a mis en place.

II QUE FAIRE ALORS DES DISCOURS SOCIOLOGIQUES SUR LA STRATIFICATION ET LA MOBILITÉ SOCIALE DES FEMMES ?

La réponse la plus rapide serait de dire rien puisque les sociologues eux-mêmes n'en ont ou presque rien fait. En effet, tandis que la mobilité sociale apparaît comme l'un des domaines d'investigation où l'on a le plus écrit, voire même été le plus loin dans la formalisation, il a fallu attendre 1971 pour qu'apparaissent quelques études empiriques américaines qui tentent, maladroitement d'ailleurs, de comparer le statut et la mobilité sociale des femmes à ceux des hommes³.

Cette absence, officiellement motivée par le fait que la presque totalité des travaux dans le domaine a investigué la mobilité en termes de mobilité professionnelle, constitue, à mon avis, non seulement le symptôme très clair de la problématique qui sous-tend l'ensemble des études de mobilité sociale (celle de l'achievement) mais de plus a permis par l'usage utile du concept statut-profession (dimension productiviste et mercantile de l'individu) d'éliminer facilement les femmes sous prétexte que toutes n'ont pas sur le marché de l'emploi un travail rémunéré. Ce qui revient à dire qu'à travers le discours sociologique de la stratification et de la mobilité, la majorité des femmes n'ont pas de statut, bien qu'elles occupent toutes des positions précises dans le système social. Encore une fois, le discours sociologique a fonctionné en légitimant une certaine conception du réel, celle qui consiste à faire l'adéquation entre travail rémunéré et statut social, octroyant ainsi à la femme un statut d'association — père-mari — qu'elle transmet forcément par relais — mari-fils —⁴.

La quasi totale élimination des femmes des études de mobilité et plus généralement des théories de stratification ne serait à ce point alarmante si le ou les systèmes construits ne permettaient pas en fin de compte de classer les individus dans un ordre hiérarchique, basé sur le concept d'ordre supérieur d'inégalité, mais se ramenant finalement à la seule dimension prestige quantifié de diverses professions. C'est en effet la

3. Voir entre autres, De P. Jong, M. Bawer et S. Robin, « Patterns of Female Intergenerational Occupational Mobility » : A Comparison with Men, *ASR*, 1971, vol. 36, n° 6, p. 1033-1042; N. Glenn, A. Ross et S. Tully, « Patterns of Intergenerational Mobility of Females through Marriage », *ASR*, 1974, vol. 39, p. 683-699; J. Mac Clendon, « The Occupational Status Attainment Process of Males and Females », *ASR*, 1976, vol. 41, n° 1, p. 52-64; P. Taylor et N. Glenn, « The Utility of Education and Attractiveness for Females Status Attainment through marriage », *ASR*, 1976, vol. 41, n° 3, p. 484-497; D. Treiman et K. Terrel, « Sex and the Process of Status Attainment », *ASR*, 1975, vol. 40, n° 2, p. 174-200; A. Tyree et J. Treas, « The Occupational and Marital Mobility of Women », *ASR*, 1974, vol. 39, n° 3, p. 293-302.

4. Il est assez remarquable de constater d'ailleurs que lorsque la mobilité sociale des femmes est étudiée, c'est essentiellement par le biais du mariage, c'est-à-dire en comparant les statuts professionnels des deux pères par rapport à celui du mari et que les résultats obtenus dans ce secteur de la sociologie varient de ceux obtenus dans les études sur le choix du conjoint. De même il est intéressant de noter combien la question de la transmission du statut est comprise différemment selon que les auteurs se rattachent à la sociologie de l'éducation (barrière) ou à la sociologie de la mobilité (fluidité). Tout cela montre assez clairement que le jeu des trajectoires individuelles est vraisemblablement plus complexe et moins définitif que les types de combinaisons causales proposées par les uns et les autres.

profession qui confère à l'individu un certain prestige donc un rang, une place et la mobilité est mesurée à partir du prestige des différentes classes de professions constituées (exemple: petite, moyenne, haute ou bourgeoisie, classe moyenne, employés, ouvriers, etc.). Raisonnement tautologique, s'il en est, où des caractéristiques objectives, telles le revenu, l'éducation, l'habitat, le pouvoir formel ou informel, sont réduites à de purs épiphénomènes, de simples indicateurs d'une dimension subjective: le prestige. Le critère profession présente, il est vrai, un certain nombre d'avantages: outre son apparente facilité de mesure, il renvoie à l'économique comme système déterminant, dans une structure sociale; de plus, sur le plan épistémologique, il satisfait plus ou moins étroitement la logique de classification qui repose sur le principe selon lequel la connaissance des individus empiriques ne peut être acquise que sur le tableau continu, ordonné et universel des différences possibles⁵. Une des grandes erreurs entretenues par de nombreux chercheurs en sociologie, c'est d'avoir voulu construire des théories sociologiques à partir de ce qui n'est qu'un classement d'individus. Classer n'est pas définir. Définir, par exemple, une classe sociale, c'est d'abord et avant tout opérer des regroupements et des distinctions selon des critères suffisamment précis et solides pour permettre d'expliquer les comportements sociaux des agents qui les composent dans les domaines de la vie les plus importants.

Si j'en reviens à mon objet, c'est-à-dire les femmes, je constate, non seulement que les classes sociales construites à partir des catégories professionnelles des hommes sont inapplicables telles quelles vu la segmentarisation du marché de l'emploi selon les sexes (les femmes en effet se situent et se concentrent à des endroits bien précis de la hiérarchie des professions), mais de plus qu'il n'est pas tenu compte, dans les modèles de stratification, de la variable critique pour les femmes à savoir la famille et les systèmes de relations formelles et informelles que cette structure familiale implique. Ainsi, alors que le sexe apparaît dans le vécu comme un des critères les plus manifestes de différenciation sociale, de disparité économique, politique, culturelle, la variable sexe est peu ou mal analysée par les sociologues comme facteur susceptible d'influencer les processus de stratification et par là même les mécanismes de changement.

Des tentatives d'analyse empiriques de l'influence de la variable sexe sur la dynamique de la stratification ont cependant été tentées principalement dans le monde sociologique anglo-saxon et sur le mode de l'analyse multivariée. D'inspiration structuro-fonctionnaliste, cette analyse multivariée considère le sexe comme une des variables susceptibles d'influencer le statut social d'un individu, au même titre que l'éducation, la religion, l'âge, la profession des parents, etc.

Les résultats des travaux obtenus avec ce type d'approche ne surprendront guère: indépendamment de l'influence des autres variables, la variable sexe tend à faire baisser le statut d'une personne si celle-ci est de sexe féminin; de même à niveau de qualification égale, les femmes sont plus souvent sous-employées et moins bien rémunérées que les hommes; les femmes de même n'accèdent pas au poste de commande et de direction; au même âge et à bagage scolaire identique elles sont en général plus bas dans la hiérarchie des professions, etc.

Sans vouloir minimiser l'importance d'un certain nombre de résultats au niveau de l'information, je soutiens que ce type de modèle, avec les outils méthodologiques que nous leur connaissons, conçus pour les trajectoires socio-professionnelles des hommes, multiplie les erreurs au niveau des relations entre variables et de plus n'apporte aucune explication — ni d'ordre historique ni d'ordre sociologique — sur les mécanismes d'insertion des femmes dans la vie privée, dans la vie sociale et économique et sur les rapports existant entre les deux grandes sphères d'activités: publique et privée.

L'analyse marxiste des classes sociales également proposée pour expliquer les processus de stratification fonde l'idée de classes sociales sur les rapports qu'entretient

5. Voir M. Foucault, *les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, 400 p.

la famille en tant qu'unité de production et de reproduction sociale avec les moyens de production. Concrètement, cette analyse renvoie les femmes dans l'unité organique, la famille, qui assure collectivement la reproduction de la force de travail et sa place dans le processus de production⁶. Un certain nombre de féministes, d'inspiration marxiste, ne se satisfont plus du marxisme courant qui relègue leur lutte de libération au second plan, sous l'allégeance du prolétariat, soi-disant parce que cette lutte se développe à partir d'une contradiction secondaire, le rapport hommes/femmes. Prenant acte de l'impuissance des partis communistes traditionnels à mettre en perspective lutte des femmes et lutte des classes, en même temps que de la faiblesse de la réflexion théorique sur ce problème, un certain nombre de féministes théoriciennes ont tenté de construire une analyse de la famille et de la situation de la femme dans la famille qui prenne pour point d'appui non plus les seuls rapports idéologiques internes à la famille, mais la base réelle économique des rapports familiaux. Ce type d'analyse qui pose le problème du rapport spécifique des femmes à toute production m'a semblé finalement à moi ma rupture et mon point de départ⁷.

III QUEL DISCOURS, QUELLE EXPLICATION, QUELLE MÉTHODE ?

Tout ce que j'ai dit précédemment, à la fois sur la pratique de recherche en mobilité sociale ainsi que sur le problème de l'insertion des femmes dans le discours sociologique légitimé, m'a, bien entendu, conduit dans un premier temps à l'impasse. Je voulais étudier la mobilité sociale des femmes mais je me rendais compte que mon travail aboutissait à me réapproprier sous une autre forme des mots empruntés, des paroles « piquées » à d'autres. En me conformant, je m'engageais inmanquablement sur la voie déjà tracée par tous mes prédécesseurs, c'est-à-dire appliquer sur un « nouvel objet » (les femmes) l'appareil conceptuel et méthodologique mis en œuvre pour les hommes en opérant éventuellement les modifications les plus élémentairement nécessaires (exemple : les femmes sont absentes de certaines professions et se concentrent dans d'autres, la hiérarchie des professions masculines n'est pas entièrement identique à celle des professions féminines — vendeur-vendeuse — infirmier-infirmière ou encore quelle signification peut avoir la relation père médecin — fille infirmière par rapport à père instituteur — fille institutrice?...).

Cette entreprise m'apparaissait dangereuse pour au moins deux raisons :

1) J'allais tout droit tomber dans le piège, déjà tant de fois dénoncé, de l'erreur empirique et de la coupure de l'expérimentation avec des présupposés théoriques adéquats. En effet, ce ne peut être dans le fait pur et simple de l'accord avec les apparences que l'on peut fonder la valeur théorique d'un acte de recherche. En d'autres mots, les faits valent ce que vaut la théorie qu'ils valident ou invalident. L'utilisation d'un appareil méthodologique, même confirmé, si elle peut satisfaire les fantaisies gratuites d'un certain formalisme ne peut nous dispenser de l'examen des conditions d'application de ces techniques dans le cas particulier où il convient de les utiliser. La manie méthodologique permet souvent de faire l'économie de la pensée et la fascination exercée par l'appareil formel interdit trop souvent un juste rapport aux faits et à la preuve par les faits. Le raffinement des techniques de preuve peut conduire à voir

6. En réalité, il n'existe pas de théorie plus figée que la théorie marxiste classique puisqu'elle définit la classe sociale de façon telle que les femmes n'y aient guère de place excepté comme objets qui lient les hommes entre eux.

7. Il va sans dire que la prise en considération et l'analyse des seuls mécanismes économiques ne sauraient expliquer de manière exhaustive, les rapports hommes/femmes. La psychologie et surtout la psychanalyse ont fondé la compréhension de la réalité sur l'analyse d'autres rapports (inter-individuels) et leur contribution à l'explication des comportements humains, y compris la relation homme/femme, est sans aucun doute très importante. Mais il se fait qu'à un moment ou l'autre de sa vie de chercheur, celui-ci est appelé à privilégier un discours plutôt qu'un autre et cela au risque de restreindre le champ de l'explication qu'il apporte.

de moins en moins de choses, ou même à manquer l'essentiel et c'est ce que je craignais en voulant à tout prix étudier la mobilité sociale des femmes dans les canaux traditionnels dont j'ai déjà parlé plus haut.

2) En tant que «chercheur féministe», mon objectif était aussi de dénoncer un certain biais sexiste qui entâche le discours sociologique sur les femmes, en le transformant en discours fonctionnel de la nature. Or, il m'apparaissait de manière de plus en plus évidente que je m'apprêtais à «réparer» en reconduisant à mon profit des schémas mis en place par les hommes pour satisfaire leur pratique et leur conscience du monde. La question se posait alors: une autre science est-elle possible qui permette aux femmes (sans exclusive quant aux hommes) d'exprimer leur rapport au monde par le cheminement de leur mémoire individuelle et collective? La science sociale peut-elle et doit-elle transcender le sexe de ses utilisateurs?

Fortement tentée d'abandonner mon projet de recherche, je l'ai finalement poursuivi en reprenant au compte des femmes, la définition première de la mobilité sociale, enfin débarrassée de ses oripeaux idéologiques de progrès et comprise comme un déplacement dans l'espace social entre deux points que l'on définit et qui constituent l'un, le point de départ, l'autre le point d'arrivée. Ces points doivent bien entendu permettre d'apprécier le sens des trajectoires observées, ainsi que la valeur des déplacements éventuels. Pour pouvoir envisager la trajectoire sociale des femmes, autrement que par le biais des statuts sociaux du père et du mari, il m'est apparu nécessaire de définir d'abord les femmes dans les rapports sociaux et économiques dans lesquels elles s'insèrent.

Où sont les femmes? Quelle place occupent-elles dans leurs rapports avec les moyens de production, par leur rôle dans l'organisation du travail dans un système historiquement défini de production sociale? Cette question fondamentale répond à la fois au principe méthodologique de l'exigence de l'homogénéité et la spécificité de l'objet de recherche (toutes les femmes ont un rapport précis à un certain type de production) en même temps qu'elle s'articule sur une position théorique qui est de considérer la famille (sphère d'action de toutes les femmes) comme une unité où s'accomplit un véritable travail. Ce travail, bien qu'il en ait toutes les caractéristiques (main d'œuvre occupée, prestation et tâches précises), est accompli gratuitement sans aucune comptabilisation économique.

En termes économiques, cependant, il apparaît non seulement comme utile et nécessaire mais, de plus, comme un véritable travail productif au sens où il crée des produits directement consommables et où lorsqu'il est effectué par toute autre personne que la femme dans son propre foyer est rémunéré comme n'importe quel autre travail. La famille, qu'elle soit légale ou coutumière et dans laquelle s'effectue ce travail gratuit, est le lieu d'une appropriation qui se caractérise par le fait que le rapport généralisé dans lequel il s'inscrit n'est pas traduisible en termes de contrat de travail. Il est idéologiquement interprété comme un rapport dans lequel la production est garantie hors de l'univers contractuel parce que fondé sur la nature.

L'explication théorique devant nécessairement s'articuler sur une méthode précise de collecte de données, on ne sera pas étonné que la méthode des récits de vie ne se soit imposée comme la seule possible qui permettît à la fois de rendre aux sujets, à savoir les femmes, une parole, tout en se gardant le droit et la possibilité de tenter, à travers les repères que sont les récits des événements des naissances, des mariages, des maladies et des morts, de dégager des mécanismes sociaux, des trajectoires, des choix, des déplacements significatifs pour les femmes elles-mêmes et pour la société.

Être désappropriées de l'Histoire et de leur histoire a peut-être finalement été l'Histoire la plus importante et la plus ordinaire qui soit arrivée quotidiennement aux femmes. La démarche consistant à produire un nouveau discours sociologique par le biais des récits de vie, ou de tranches de vie, me paraît, une fois saisi et gommé l'inévitable plaidoyer mystificateur que contient tout récit personnel sur soi, la seule qui

permette de rendre compte efficacement des paramètres qui définissent la position réelle et idéologique des femmes dans notre société, à savoir un rapport commun à une production domestique et une dispersion maximale par association ou directement dans toutes les classes sociales avec toutes les pratiques de transmission des valeurs de condition et de classes que cette double insertion implique.

En renversant la démarche, je pourrais dire que j'ai voulu montrer comment la méthode des récits de vie permet peut-être mieux d'appréhender le difficile problème de la position sociale des femmes dans notre société, à condition de lire ces récits dans une perspective théorique précise qui est celle qui saisit la position sociale des femmes à partir des rapports que celles-ci entretiennent avec différents modes de production.

Quand on s'interroge sur ce qu'est un récit de vie, les réponses varient évidemment selon les critiques et les utilisateurs : certains diront qu'il s'agit d'une mode, rien de plus, d'autres une affaire de relations entre deux personnes, un interrogé et interrogateur ; d'autres encore, un récit de pratiques qui explicitent des rapports sociaux. Il y a aussi ceux qui utilisent les récits de vie sans savoir ce qu'ils cherchent et qui pratiquent comme bien d'autres l'empirisme sans principes. Enfin, il en existe d'autres qui conçoivent les récits de vie comme l'expression verbale d'un rapport au monde, structuré, quelles que soient les informations factuelles de plus en plus nombreuses et détaillées que peut apporter un individu tout au long des séances d'entretien qu'un chercheur a avec lui.

Si l'on faisait l'analogie avec ce que Lukacs appelle conscience réelle et conscience possible, on dirait que la conscience réelle correspond à l'accumulation de faits racontés, tandis que la conscience possible renvoie au type de rapport au monde (temps moyen de son groupe social).

La science sociale n'a pas cessé de trébucher sur le problème de l'Individu et de la Société. Sans tomber nécessairement dans la phénoménologie à la Sartre, l'idée semble acceptable que le collectif est déposé en chaque individu sous la forme de dispositions durables, de structures mentales. Les produits de l'histoire collective sont acquis dans l'histoire individuelle. Le subjectif contient une dimension objective, même lorsque ce subjectif contredit à première vue la vérité objective que l'on cherche à construire. Les individus ont un « vécu » qui n'est pas la vérité complète de ce qu'ils font mais qui pourtant fait partie d'une vérité qui les dépasse.

La sociologie nous rappelle, qu'au-delà du simple récit de vie individuelle, lorsqu'une femme nous dit « Bien sûr je me suis mariée » ou « Je ne sais pas pourquoi j'ai épousé celui là plutôt qu'un autre » ou encore « j'ai arrêté de travailler à la naissance de mon premier enfant », les mots qu'elle prononce n'agissent pas en eux-mêmes ; à travers eux, ce sont diverses institutions qui se mettent en place. Le discours du vécu montre les conditions objectives qui doivent être réunies pour que puisse s'exercer l'efficacité de telle ou telle pratique.

L'utilisation des récits de vie de femmes, toutes mariées, toutes mères, dans l'étude concrète que j'ai effectuée et qui portait sur la mobilité sociale, ou plutôt le destin social des femmes, m'a permis de comprendre, sinon de prouver, quelles étaient les invariants liés à la condition de femme, d'épouse, de mère, l'influence déterminante de ceux-ci dans le processus d'insertion sociale et surtout économique, sur le marché du travail, mais aussi les variants nés de la position dans la famille d'origine et, ensuite, d'association suivant que le mari est seul à exercer une activité professionnelle ou pas. En d'autres termes, les récits de vie, dans ce cas-ci, apparaissent comme porteurs d'éléments qui seraient perçus comme contradictoires dans les modèles classiques d'analyse de trajectoires sociales que nous connaissons, mais qui peuvent être lus ainsi que des révélateurs de la complexité des mécanismes sociaux qui se greffent sur des décisions apparemment individuelles et qui influencent non seulement la vie des femmes mais par là

même la production et la reproduction des agents sociaux (dont les femmes sont bien sûr les premières concernées).

En dehors des grands mécanismes sociaux, les récits de vie nous fournissent aussi la base d'une chronologie en revalorisant des événements de longue durée (la guerre et son importance extrême sur la vie privée et sociale des femmes), des changements lents (division des tâches mari-femme) par rapport à des mouvements plus brusques et rapides (accès à l'éducation, entrée massive des femmes mariées sur le marché du travail), les faits répétitifs (le mariage et son importance encore énorme pour les femmes quelle que soit leur appartenance de classe et leur âge), bref tous ces événements qui constituent la trame essentielle de la vie à la fois quotidienne et exceptionnelle.

Plus que ces faits saisissables par d'autres méthodes, l'oral restitue les événements dans la perception de ceux qui les ont vécus. À la limite, peu importe qu'une femme de 40 ans, épouse d'ingénieur, décide soudainement contre l'avis de son mari de travailler comme secrétaire, ou qu'une fille de boucher se marie avec le premier venu pour faire les études de pharmacienne dont elle rêve alors que ses parents souhaitent autre chose pour elle, peu importe si c'est cela surtout dont leur mémoire s'acquitte.

Pour ce qui est plus précisément des femmes et de leur rapport au monde, il est apparu de manière assez évidente que les femmes hésitent à se mettre au centre de leur vie ; elles se voient peu en tant qu'acteur agissant mais racontent un système de relations, le leur, celui qu'elles construisent autour de leur père, leur mère, leur mari, leurs enfants et qui constitue leur façon à elles de saisir l'histoire, leur histoire. Sans vouloir m'avancer trop rapidement dans des généralisations hâtives, il me semble que l'on pourrait invoquer leur rapport global au travail domestique, jamais terminé toujours à recommencer et donc, par définition, « non-action » comme facteur important pouvant expliquer cette non main-mise des femmes sur leurs propres actes. S'ajoute à cela, le poids de la tradition historique et culturelle qui a spolié la femme de son évidente activité. C'est sur le partage entre le masculin et le féminin que le silence de l'histoire s'est abusivement fait et que celle-ci s'est écrite.

Partant donc de cette double occultation à la fois de la production domestique, elle-même considérée comme néant alors qu'elle est productive et socialement nécessaire, de la disparition de la femme comme sujet de ses actions, de ses propres stratégies, on ne sera pas étonné que j'aie pu considérer comme déplacement significatif dans la vie des femmes le passage de la production domestique non marchande à la production industrielle qui, rappelons-le, est le seul à conférer une position sociale à un individu. C'est l'action de sortir de l'intérieur vers l'extérieur (privé ≠ public).

Parler de mobilité est cependant gênant, car le passage s'accommode assez mal de l'idéologie de la mobilité (société ouverte qui permet aux individus de monter) mais surtout il contredit les modèles que la pratique de recherche a mis en œuvre. L'organisation sociale qui préside à la reproduction des rapports sociaux dans le système productif masculin n'est pas la même que celle que l'on peut constater pour les femmes lorsque elles prennent part à la production autrement que comme épouses ou comme mères.

Le cheminement des femmes suit plusieurs règles sociales et ces règles ne jouent pas toujours dans le même sens : l'association avec un homme (fille de, femme de) fait qu'une femme, par nécessité économique ou psychologique, entre ou n'entre pas sur le marché du travail rémunéré. La condition de femme influence, dans le sens général d'un handicap, la position qu'elle aura par son travail dans le système des classes sociales construites pour les hommes, tandis que son héritage culturel initial intervient également, mais de manière moins significative que pour les hommes dans le sens d'une reproduction. En effet, si une fille de magistrat a plus de chances qu'une fille d'ouvrier de faire des études supérieures elle aura également plus de difficultés que cette même fille d'ouvrier à avoir un statut équivalent à celui de son père. De multiples influences se surdéterminent l'une l'autre selon les cas. Il faut ajouter en plus l'influence non négligeable

du mariage, c'est-à-dire du mari et des enfants. Il en résulte que les trajectoires des femmes ne sont pas ou peu saisissables par les modèles linéaires construits par la sociologie traditionnelle. De plus, les femmes sont au centre d'un changement social économique que nous traversons : l'emploi se modifie selon les entrées et sorties des femmes, les stratégies matrimoniales se transforment puisque les femmes reculent l'âge au mariage et que le divorce fait partie intégrante du projet de mariage. Les comportements des femmes semblent se diversifier, ils sont de moins en moins *imposés* par les normes transcendantales héritées du passé et entretenues par l'idéologie ambiante.

C'est dans cette optique que la multiplication de récits de vie de femmes, jeunes ou moins jeunes, est à mon avis le meilleur outil dont dispose actuellement la sociologie pour lutter contre l'objectivisation inefficace et stérile d'un certain savoir, pour rendre compte, à travers une parole rendue, de l'activité des femmes dans notre société et du changement social qui s'opère et auquel elles ne sont pas étrangères. Il faut interroger le social autrement, car du premier silence le féminin a disparu deux fois : gommé comme sujet historique agissant, caché comme souvenir encombrant dont dispose la mémoire collective, idéologique, politique et qui a fait sortir de l'ombre l'événement au masculin.

À côté de la science publique, celle des manuels et des enseignements universitaires qui procède à des reconstructions rationnelles, il existe une science privée, celle des chercheurs qui obéit à des déterminations plus secrètes. L'articulation de cette science et de la société de son temps par le relais des mémoires individuelles permet d'introduire dans une discipline l'expérience personnelle du chercheur et du cherché. Chacun porte en soi une image du monde dont il cherche passionnément la preuve par les mots, les nombres, les classifications. Tous ces éléments portent en eux leur piège et leur séduction, tandis que la méthode crée un nouvel objet.

RÉSUMÉ

Dans le grand débat méthodologique qui oppose méthodes quantitatives et qualitatives, il semble que les chercheurs en sciences sociales aient souvent négligé l'interrogation fondamentale qui est celle du type d'explication que l'on cherche sur un objet bien défini. Cet article ne vise rien d'autre qu'à montrer, à travers le parcours d'une recherche empirique sur la mobilité sociale des femmes, les problèmes théoriques, méthodologiques et épistémologiques rencontrés et causés par l'absence de construction d'un objet de recherche (les femmes), ou d'un empirisme sans principes (application telle quelle de modèles construits pour les trajectoires professionnelles des hommes). Il aboutit cependant à proposer l'élaboration d'un nouveau discours sociologique, plus proche des acteurs sociaux et de leur histoire immédiate, par l'utilisation des récits de vie.

SUMMARY

In the great methodological debate which opposes quantitative and qualitative methods, it seems that social science researchers have often neglected the fundamental question, which is the type of explanation being sought of a well-defined object. This paper sets out only to show, by way of an empirical research on the social mobility of women, the theoretical, methodological and epistemological problems encountered, caused by the absence of the construction of a research object (women), or by unprincipled empiricism (application of unadjusted models constructed for the professional trajectories of men). The paper concludes by proposing the development of a new sociological discourse, closer to the social actors and their immediate history, by using life histories.

RESUMEN

En el gran debate metodológico que opone métodos cuantitativos y cualitativos parece que los investigadores en ciencias sociales han a menudo descuidado la interrogación fundamental : sea el tipo de explicación que se busca sobre un objeto bien definido. Este artículo no busca otra cosa que demostrar, a través del recorrido de una investigación empírica sobre la movilidad social de la mujeres, los problemas teóricos, metodológicos y epistemológicos encontrados y causados por la ausencia de la construcción de un objeto de investigación (la mujer) o por un empirismo sin principios (aplicación tal cual de los modelos construidos para las trayectorias profesionales de los hombres). Se llega sin embargo, a proponer la elaboración de un nuevo discurso sociológico, más próximo de los actores sociales y de su historia inmediata, gracias a la utilización de relatos de vida.